

Me voici de nouveau sans profession. Quand je pense que très tôt déjà, toute petite, je réfléchissais au métier que je voulais faire, et que maintenant je n'en ai plus.

Pourquoi ne fais-tu rien pour décrocher un rôle au théâtre? C'est comme si tu étais incapable d'en assumer la responsabilité. Est-il nécessaire de monter sur les planches pour être ce que l'on est, inconsciemment, toute sa vie: comédienne? Tous les désirs, toutes les passions du cœur ne sont-elles pas seulement du jeu, dès lors que rien, en vérité, n'est jamais accompli? Si c'était le cas, nous serions notre propre accomplissement. Comme je suis loin de mes désirs. Si ma vocation était accomplie, je serais l'égal de Dieu.

Mais je tente d'y parvenir en jouant. Y parviendrai-je un jour? Dieu s'est fait humain par amour, créateur devenu créature – telle est sa vocation. Mais quel artiste se transforme en sa propre statue, en sa propre œuvre d'art? Tout est trop irréel, comme un conte chimérique.

Rien n'est tangible sinon moi-même, qui suis de chair et de sang. Rien d'humain ne peut me posséder, me retenir. Où sont les mains qui m'ont touchée? Elles auraient dû me tenir pour toujours. Si elles s'imaginaient seulement m'étreindre pour l'éternité, j'aurais déjà accompli beaucoup de choses.

Je ne peux faire profession que de moi-même. C'est encore en moi, et en mon existence, que je crois le plus, et je souhaite que les autres y croient aussi. Celui qui m'enlace ne me croit-il pas à cet instant réelle? Ne suis-je pas alors la nature elle-même? Je suis la matière.

Les yeux enjoués trouvent tout adorable; ainsi la joie pourrait être un métier: tout ce qui est visible n'a-t-il pas vocation à la joie?

Enfant déjà, je désirais me vouer au bonheur, en faire ma profession. Et si je ne peux pas être le bonheur moi-même, je veux au moins y contribuer. Quitte à n'être le bonheur que de quelques minutes fugitives.

Mais le bonheur laisse des traces. J'ai toujours pensé: quiconque a été un jour heureux avec moi ne sombrera jamais dans le malheur, car le plus lointain souvenir du bonheur est encore du bonheur. C'est la félicité sur terre.

La terre que nous voyons avec des yeux aimants ne nous suffit-elle pas? Mes yeux suprasensibles voient le ciel: c'est la terre, telle que je la vois. Car de la terre je fus tirée, et terre je deviendrai. Telle est ma vocation. Dieu nous a donné le souffle éternel, qui est

la vie et la joie de la vie. Je respire, c'est un métier en soi.

Comment peux-tu dire, avec un tel désespoir, que tu n'as pas de profession? Tu es là, non? Tu es là. Prendre conscience de ta vie, te sentir ici, t'éprouver dans l'espace, te saisir, te tenir, c'est un métier.

Mais l'«espace» est si grand. Pouvoir saisir l'infini d'une rue où marchent tant d'humains! Je sonde chaque œil avec avidité. Mon œil luit en chaque œil où mes regards pénètrent. N'est-ce pas mon monde qui brille dans ces yeux étrangers? Tout ce que je regarde est mien et appartient à tous. Je suis à découvert. Exposée à la terre entière. Propriété commune et proie facile. Me pourchasse qui veut.

Je m'incline sous la volonté de chacun. C'est mon péril, et mon bonheur. Je suis vide de volonté. Comme éblouie par la volonté des autres. Je prie toujours qu'ils ne veuillent que le bien, car il m'est difficile de tenir front au mal, le mal m'est fatal partout où je croise sa route. Il est si difficile de penser – il est presque inconcevable – que des humains veuillent faire le mal. Car le mal est inexplicable. Mon monde chancelle et tout vacille dès que l'inquiétude s'insinue en moi.

Dès que je commence à douter de la bonté humaine, je m'affole. Mon seul combat: que le bien soit en tout. Toute erreur est pardonnable, si la bonté la fonde.

Tout le monde peut se tromper. C'est la faiblesse que nous serrons tendrement dans nos bras, car nous sommes humains. Personne n'est assez fort pour résister à la mort. Chacun est soumis à sa loi. Vois le plus fort, qui toute sa vie fut plein de sa propre importance: dans la mort il tombe, pauvre brin d'herbe fané. Si le souffle de Dieu ne reposait pas sur tout, qui pourrait vivre?

Deux puissances en nous? Le bien et le mal? Tenir, retenir, c'est tout ce que je veux. Recueillir le bien, le porter et le mettre à l'abri en lieu calme, dans un pays où tous les fardeaux s'allégeront. À quel autre métier pourrais-je me destiner? Je n'en connais pas d'autre.

Cette nuit j'ai rêvé que j'étais sur un grand terrain de jeu. C'était une pelouse verte parsemée de fleurs étoilées. Il y avait là beaucoup d'enfants, des enfants à perte de vue, et les fleurs étoilées brillaient au milieu d'eux. Tout me plaisait, mais les enfants plus encore que les fleurs. Et il m'était permis de dire à cette communauté divine que le conte était vrai.

Je craignais que ma voix ne porte pas assez loin et j'en étais

découragée. Mon désir de me faire comprendre était immense, infini. Et cependant, je rapetissais moi-même à la taille d'un enfant.

Tous les yeux des enfants étaient braqués sur moi, pleins d'attente, dans la pureté des fleurs étoilées. J'en étais très touchée. J'étais si bouleversée que la voix me manquait.

Dans ma détresse j'étendis mes mains, et à cet instant je sentis que les enfants eux-mêmes m'enseignaient le conte de la vérité. Ou bien le contraire? Tout se mêlait si étrangement, et la vie était comme un poème suspendu, qui était la beauté même.

Cette beauté resplendissait dans leurs yeux innocents. C'était comme si les enfants eux-mêmes étaient l'expression de la bonté devenue vie. Et cette rencontre me ravissait, moi qui n'ai sinon aucun commerce humain.

J'aimerais tant que les enfants reviennent me visiter un jour, car ce rêve est ma vraie vie.